

« Ida, Ida ? Où es-tu ? »

Cette gamine me rendra folle, elle n'en fait jamais qu'à sa tête ! Elle n'a que 8 ans tout de même, je ne sais jamais où elle se cache ! Déjà le jour de sa naissance, le 1<sup>er</sup> mai 1892, quand la voisine venue m'assister me l'a mise dans les bras, je l'ai sentie s'écarter comme pour me faire comprendre qu'elle seule déciderait. Il faut dire que Jean-Baptiste, son père et moi-même n'avions pas désiré cette naissance, il allait avoir 40 ans, moi 32, c'était bien tard pour avoir un second enfant.

J'étais moi-même fille unique, mes parents bien que déçus de n'avoir pas d'héritier mâle s'étaient résignés. Ils étaient propriétaires d'une ferme dont ils étaient fiers, à la sortie de Saint-Jean-aux-Bois, village de bocage en Thiérache ardennaise. Près de six hectares de terre en herbage, c'était pas mal en 1850, à condition de la garder en état en évitant le morcellement des successions qui émiette les propriétés.

Quand j'ai eu quinze ans, les prétendants ont commencé à me tourner autour... mais les parents ont veillé au grain, il fallait que mon mari soit capable de faire tourner l'exploitation. C'est Jean-Baptiste Aubry qui leur convenait le mieux, il était du Subertaux, le hameau voisin et certaines terres de sa famille jouxtaient les nôtres... La ferme de ses parents était plus petite que la nôtre et ils étaient deux enfants... j'avais donc beaucoup d'attraits.

Heureusement pour moi, il ne me déplaisait pas... On nous maria le 10 octobre 1876, j'avais 16 ans depuis le mois d'août... En octobre, les foins étaient tous rentrés même les regains... les vaches étaient encore au pré donc il n'y avait pas à les nourrir matin et soir, ni à nettoyer l'étable... C'était une date idéale pour "faire la noce" qui dans nos campagnes, quand on avait un peu de moyens, durait trois jours.

Nous nous sommes installés dans la “petite” maison. En effet, mes parents disposaient de deux maisons. La ferme avec trois grandes pièces, dépendances : remise, grange et étable de l’autre côté de la cour herbue. À cinquante mètres plus haut, séparée par un joli petit verger, la maisonnette tout en longueur : deux pièces et une grange. Posséder cette seconde habitation était un véritable luxe : elle permettait d’éviter aux générations travaillant sur l’exploitation de cohabiter. Quand cinq ans plus tard, je donnais naissance à Léonie, nous emménagions dans la ferme et les parents nous remplacèrent dans la maisonnette... Comme eux, nous avions donc une seule fille : je me disais que le destin se répétait.

Dix ans plus tard, je me suis retrouvée enceinte, j’étais d’abord chagrinée, puis au fil des mois je me suis mise à désirer ardemment la venue d’un garçon que je voulais appeler Aimé... Ce fut encore une fille que nous avons prénommée Aimée, Ida. Mais dès notre premier contact, j’ai su qu’Ida, plus disons, direct, lui conviendrait mieux.

Marie Démacon fut tirée de ses réflexions par le retour de la petite. Elle arrivait en chantonnant serrant dans ses bras une brassée de coquelicots. Elle les tendit à sa mère qui, aussitôt remarqua les larges stries grises que les tiges des fleurs avaient imprimées sur la belle robe du dimanche ! C’était une si belle robe que Grand-mère Suzanne lui avait offerte... Une robe en lin grège, à manches longues, froncée à la taille marquée par une ceinture. Le plus extraordinaire était le corsage orné d’un empiècement en v en broderie anglaise bordé d’un volant festonné et autour de l’encolure d’une fine dentelle... Une vraie robe de demoiselle... sa première robe claire...

Suivant le regard de sa mère, la petite découvrit à son tour le désastre, elle jeta sa brassée de fleurs qu’elle piétina rageusement et s’enfuit sans un mot.

« Et voilà, elle est repartie ! » J’avais besoin qu’elle m’aide à attraper quelques volailles, il faut que j’en plume plusieurs et que je prépare aussi quelques lapins... et que j’emballe les œufs, la motte de beurre... je vais avoir deux journées très chargées avant la foire mensuelle de Signy que je ne veux rater à aucun prix. J’aimerais bien que, demain de bonne heure, Jean-Baptiste aille jusqu’au bois du Chemin de Mainbressy me ramasser des girolles. J’ai quelques clientes attitrées qui en raffolent. Alors, j’avais vraiment besoin que la petite m’aide, au lieu de quoi, elle court partout et a endommagé la belle robe que Maman lui